



## Holophusicon. The Leverian Museum. An Eighteenth-Century English Institution of Science, Curiosity, and Art d'Adrienne L. Kaeppler

Gilles Bounoure

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/jso/6676>

ISSN : 1760-7256

**Éditeur**

Société des océanistes

**Édition imprimée**

Date de publication : 30 juin 2012

Pagination : 156-158

ISBN : 978-2-85430-032-1

ISSN : 0300-953x

**Référence électronique**

Gilles Bounoure, « Holophusicon. The Leverian Museum. An Eighteenth-Century English Institution of Science, Curiosity, and Art d'Adrienne L. Kaeppler », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 134 | 1er semestre 2012, mis en ligne le 29 juin 2012, consulté le 24 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jso/6676>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# Holophusicon. The Leverian Museum. An Eighteenth-Century English Institution of Science, Curiosity, and Art

Adrienne L. Kaeppler

---

Gilles Bounoure

---

## RÉFÉRENCE

KAEPPLER Adrienne L., 2011. *Holophusicon. The Leverian Museum. An Eighteenth-Century English Institution of Science, Curiosity, and Art*, Altenstadt, ZKF Publishers-Museum für Völkerkunde Wien, XII-308 p., appendices, bibliogr., index, 917 illus.

- 1 De ses années anglaises (1793-1800), Chateaubriand écrivait :

- 2 « Nous vîmes Londres en détail : ancien banni, je servais de *cicerone* aux nouveaux réquisitionnaires de l'exil » (*Mémoires d'Outre-Tombe*, livre XI, chap. 3)

et il est probable qu'il leur fit visiter le Leverian Museum même s'il ne le mentionne pas dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*. Comment ne s'y serait-il pas intéressé lui-même, fraîchement revenu des forêts d'Amérique et venant d'achever *Les Natchez* ? Dès 1969 et ses premières recherches dans les musées d'Europe, cette institution privée avait requis l'attention d'A. L. Kaeppler et la grande publication qui l'a fait connaître (1978, pp. 12-14 et *passim*) tirait déjà un large parti des informations qu'elle avait recueillies sur Ashton Lever (1729-1788) et les vicissitudes de ses collections rassemblant quantité de « curiosités » rapportées par Cook et ses compagnons.

- 3 L'ouvrage qu'elle vient de consacrer à ce musée, auquel elle restitue sa première désignation londonienne indiquant son ambition d'embrasser toute la nature, Holophusicon, résulte ainsi d'un travail de quatre décennies et commande évidemment

l'admiration. Tel est aussi le sentiment qu'appellent la diversité des connaissances historiques et scientifiques et le nombre des investigations de toutes sortes qu'aura exigés sa réalisation, et plus encore la maîtrise et la clarté avec lesquelles ce livre les expose. Longtemps attendue, sa publication a bénéficié de l'aide décisive du musée d'ethnographie de Vienne et de son directeur (de 2004 à 2010) Christian F. Feest, associé dès le départ à ces recherches d'A. L. Kaepler.

- 4 Sa fortune familiale, tirée du commerce de textile à Manchester, autorisa Lever, après de vagues études à Oxford, à mener une aimable existence de gentilhomme campagnard où il se prit à collectionner les oiseaux qu'il chassait à l'arc, passant peu à peu d'un domaine à l'autre de l'histoire naturelle jusqu'à ouvrir un musée dans son manoir, dont il interdisait l'accès aux visiteurs venus à pied. L'affluence lui donna l'idée de déplacer son musée à Londres, où il commença à acquérir, sans doute à partir de 1778, des objets rapportés par Cook et ses compagnons, en même temps que des pièces de maintes autres provenances, faisant concurrence au British Museum notamment par la disposition de ses vitrines munies de cartels explicatifs.
- 5 Mais l'Holophusicon engloutit rapidement ce qui lui restait de fortune et Lever proposa au Parlement britannique d'acquérir l'ensemble de ses quelque 26 600 spécimens avant de se voir contraint d'organiser une tombola avec pour lot unique le musée lui-même. Le gagnant, James Parkinson (sans parenté avec l'artiste mort à l'issue de premier voyage de Cook), établit le musée dans un autre quartier de Londres, lui donna le nom de son fondateur retourné sans le sou à Manchester où il mourut peu après, et continua lui-même à en enrichir les collections pendant près de deux décennies avant de devoir disperser en vente publique le contenu du Leverian Museum en 1806.
- 6 La vente dura soixante jours. Le catalogue imprimé, mais non illustré, énumérait quelque 7 800 lots, plus ou moins hétéroclites et précisément décrits. Parkinson, le vendeur, fixant des « prix de réserve » (comme on dirait de nos jours) jugés trop élevés, les acheteurs, même les plus aisés, décidèrent de ne pas enchérir les uns contre les autres et de se répartir les objets après se les être fait adjuger au prix le plus bas (technique du « syndicat » selon l'argot d'aujourd'hui). Il y eut aussi des prête-noms, des intermédiaires, des marchands pressés de rentrer dans leurs frais, des rachats par le vendeur en vue de négociations privées, etc.
- 7 Tel est le matériel documentaire sommaire, incomplet, tronqué et parfois truqué, à partir duquel A. L. Kaepler a entrepris de reconstituer le contenu de ce musée et d'en retrouver trace dans les collections publiques et privées actuelles, sans acception de sujets ou de domaines extérieurs à sa spécialité d'océaniste, à l'instar de ces majoliques italiennes, fibules romaines ou objets d'Afrique noire dont elle s'est astreinte à préciser le lieu de conservation actuel. Mais elle savait pouvoir s'appuyer sur d'autres ressources, les albums d'aquarelles de Sarah Stone (1762?-1844), invitée très jeune à dessiner les collections de Lever, nombre d'autres documents dessinés, gravés, manuscrits ou imprimés dont la Grande-Bretagne est exceptionnellement riche, sa connaissance incomparable des objets polynésiens collectés durant cette période, sa familiarité avec les collections publiques ou privées et leurs fournisseurs, et par-dessus tout sa curiosité inlassable et méthodique. Ainsi s'explique la proportion très remarquable de réussite de sa recherche, à partir d'éléments vieux de deux siècles et plus.
- 8 Presque de même format qu'*Artificial Curiosities*, le célèbre catalogue de 1778, mais avec près d'un tiers d'illustrations en plus, l'ouvrage est ordonné en sept chapitres. Après un

avant-propos et une préface où Chr. Feest et A. L. Kaeppler résument l'histoire de cette longue recherche, « The Holophusicon » (chap. 1, pp. 1-21) livre tout ce qu'on peut savoir aujourd'hui d'Ashton Lever et du devenir de ses collections jusqu'à la vente de 1806. Partant de l'œuvre de Sarah Stone, décisive pour reconstituer le contenu et l'aménagement de ce musée, le deuxième chapitre (« Natural and Cultural History Illustration and the Leverian Museum », pp. 22-45) étudie d'autres illustrateurs ayant dessiné des pièces de cette collection ainsi que quatre représentations de la mort de Cook dont les peintres empruntèrent certains accessoires au musée privé londonien. Observant que cette institution devait l'essentiel de son renom à ses collections minéralogiques, conchyliologiques et zoologiques, qui obtinrent du reste en 1806 des adjudications largement plus élevées que les lots ethnographiques, « Natural History : a Consuming Passion » (chap. 3, pp. 46-79) dresse un tableau de cet ensemble qui comprenait aussi sa « salle des monstres », séchés ou en bocaux, dont certains furent achetés pour le compte de l'impératrice de Russie. A. L. Kaeppler s'attache à d'autres acquéreurs mais aussi aux fournisseurs de ces collections, et restitue ainsi un pan aujourd'hui méconnu de la recherche ou de la curiosité scientifique à l'époque des Lumières.

- 9 Le chapitre 4 « Ethnography : Collections in Search of a Subject » (pp. 80-109) étudie l'embarras des amateurs d'objets de curiosité de facture humaine (« artificial curiosities ») à justifier et ordonner leurs collections, et faute d'intérêt « ethnographique » qu'ils ne pouvaient déduire d'une discipline scientifique encore à naître, leur propension à les ranger parmi d'autres « souvenirs historiques » ou selon des thématiques variées, telle celle de la panoplie chez Walter Scott pour ses armes de poing maori. Qui étaient ces amateurs, quels furent les acquéreurs d'objets ethnographiques durant la vente de 1806, A. L. Kaeppler atteint ici le cœur de son enquête et livre des réponses décisives, à la fois pour le devenir des objets du Leverian Museum issus des deuxième et troisième voyages de Cook et pour le milieu réduit qui se préoccupa de les acquérir, et dont émergent une vingtaine de personnalités qu'elle a réussi à cerner dans leur biographie et leurs intérêts très divers, commerçants, délégués de musées étrangers, membres de la gentry songeant à enrichir ou à créer leur musée privé... Des notices prosopographiques formant la majeure partie de ce chapitre sort un tableau étonnamment riche et précis des collectionneurs, conservateurs et marchands d'objets ethnographiques de l'Angleterre de ces deux derniers siècles, dessinant une petite société sans équivalent dans d'autres pays.
- 10 À ces quatre chapitres dont les textes offrent un spectaculaire et précieux complément à cette description du climat intellectuel des Lumières qu'esquissait le catalogue de la grande « exposition Cook » de Bonn, Vienne et Berne récemment décrit dans ces colonnes (A. L. Kaeppler *et al.*, 2009, voir *JSO* 131-132), succèdent trois chapitres réunis sous le titre « From the Leverian Museum to the World : Tracing Cultural Objects from Blackfriars Bridge to the Far Reaches of the Globe » et qui cataloguent successivement les objets venus d'Océanie (chap. 5, pp. 112-193), ceux d'Amérique méridionale, centrale et septentrionale (chap. 6, pp. 194-233) et ceux venus d'autres parties du globe, Grande-Bretagne incluse (chap. 7, pp. 234-269). L'ouvrage se ferme sur deux appendices, l'un reproduisant un poème didactique en l'honneur de Lever et de ses collections, l'autre un inventaire de l'Holophusicon réalisé pour la tombola de 1784, la bibliographie et un index sans défaut.
- 11 Comme le suggère le principe même de ces trois chapitres, le souci d'A. L. Kaeppler a été de reclasser par provenances le contenu des milliers de lots proposés à la vente de 1806

dans un désordre déroutant (et peut-être fait pour décontenancer les enchérisseurs, technique parfois adoptée de nos jours par les *auctioneers*). De cet énorme travail d'analyse résulte l'apparente complexité d'un catalogue commençant, avec les objets d'Hawaii (p. 114), par cette numérotation tirée de la vente, 5 662, 494, 213, 5 767..., spécimens d'ailleurs tous retrouvés dans des collections publiques existantes, l'un deux étant passé (comme d'autres, cf. p. 122, etc.) par le musée de la London Missionary Society, quoique collecté bien avant la chasse aux « idoles » menée par ses missionnaires. Cela ne va pas sans quelques erreurs qu'a commencé à relever Elizabeth Rankin dans sa recension de l'ouvrage (*Journal of the Polynesian Society* 120, 3, 2011, pp. 297-299). À sa liste, il convient d'ajouter certaines dysorthographies (« Zenetti » pour Zanetti p. 121, « Chiago » pour Chicago p. 114, « Figs. » pour Fig. etc.) et interversions de références (p. 120, lire pour la « Fig. 5. 31 » non pas « lot 6398 » mais le premier objet du lot 4351) d'ailleurs très rares et aisées à rétablir.

- 12 Ce n'est donc pas à ce titre que ce catalogue exige une lecture méticuleuse, mais pour l'abondance des additions et des correctifs qu'il apporte aux précédents travaux d'A. L. Kaeppler, et qu'elle a laissé à ses lecteurs le soin de repérer. On n'en donnera qu'un seul exemple, emprunté aux arts tongiens qui furent sa spécialité de départ. En 1978 (p. 228 fig. 276), elle présentait comme provenant du Leverian Museum une coupe monoxyle à quatre pieds de la collection Ortiz qui ne figure plus dans son inventaire de 2011 (pp. 173-174) où elle lui substitue (961, fig. 5.362) un « three-legged bowl » de forme très différente, ayant appartenu à la même collection, mais au parcours mieux assuré que le précédent. Cette enquête lui aura également permis d'établir l'ancienneté et l'authenticité de certaines pièces contestées par des spécialistes ou des marchands (voir par exemple p. 129, note 17, à propos d'une sculpture d'Hawaii discutée par Emory et Wardwell), de restituer aux collectes de Cook un ensemble du British Museum jusqu'ici attribué à celles de Vancouver, et de signaler de façon précise, illustration et documentation à l'appui, des objets qu'elle n'a pu retrouver mais qui pourraient réapparaître un jour, notamment parce qu'A. L. Kaeppler en aura mentionné l'existence et la valeur.
- 13 Est-il besoin d'ajouter que ce livre fera date au moins autant, sinon plus, que le grand catalogue de 1978 qu'il prolonge et parachève ? Incomparablement plus solide et riche que celui que publièrent sous ce titre Humphrey et Parkinson en 1790, ce nouveau *Companion to the Museum (Late Sir Ashton Lever's)* éclaire cette époque charnière de l'histoire des idées occidentales, où, entre la main présumée de la belle Rosamonde, maîtresse d'Henri II Plantagenêt morte vers 1176 (p. 259, lot 6 677), des éteignoirs à chandelle du XVII<sup>e</sup> siècle (p. 260), des morceaux de bœuf séché revenus en 1744 de la circumnavigation d'Anson (p. 262) et d'autres « curiosités » non moins hétéroclites, perçait peu à peu un intérêt plus résolu pour les « objets sauvages » et les peuples leur ayant donné le jour, dont on ne tarderait guère à comprendre avec Humboldt que les jours étaient comptés. Au-delà des progrès considérables qu'il apporte à l'histoire des collections, l'ouvrage d'A. L. Kaeppler devrait être connu et médité de tous les océanistes soucieux de l'archéologie de leur discipline.

---

## BIBLIOGRAPHIE

KAEPLER Adrienne L., 1978. « Artificial Curiosities » being an exposition of native manufactures collected on the three Pacific voyages of Captain James Cook, R.N., Honolulu, Bishop Museum Press.

— (ed.), 2009. James Cook and the Exploration of the Pacific, London, Thames and Hudson.